

## Les gars

Lili Maxime

---

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14643ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Maxime, L. (2001). Les gars. *Moebius*, (89), 17–19.

## LILI MAXIME

### *Les gars*

Je les connais bien. Je crois.

J'ai eu la vie d'une fille, l'aînée, élevée en tribu avec six gars, sept avec mon père. Une seule femme, ma mère. Le temps que j'en devienne une. Pas une mère, une femme. Le temps donc que j'en devienne une, elle était seule. Après, plus tard, elle était encore seule. Je faisais corps avec la gang de gars. Contre les parents. Contre l'autorité. Une pour tous, tous pour moi. Enfance rose bonbon, sucrée comme la sève d'érable en ses eaux bouillonnantes. Je le dis tout de go, eux et moi, nous étions heureux. Pour des raisons différentes, nous étions complices comme frères de sang.

J'aimais le monde des gars. Curieux, batailleur, insolent, gouailleur. Pour les mêmes raisons, je m'en suis distancée. Je l'ai fait à pas de louve. Pour ne pas trop leur faire peur dans le noir. Après tout, les histoires, c'est moi qui les racontais. Je les emmiellais, les badigeonnais de sauce piquante, les saupoudrais à ma guise de guirlandes et de bonnets d'âne. On se tapait sur les cuisses, on écarquillait les yeux, pour me faire plaisir. Cela a duré le temps de l'enfance, pas plus.

Après, je me suis rabattue sur ma féminité comme on se camoufle dans les tranchées. Pour créer une distance. Les gars ont apprécié. Ils n'avaient pas eu à trop marquer leur territoire dans celui de la louve. Même à six, ils n'avaient pas beaucoup de place. J'avais tout pris. Je me repaissais de ma légitime différence pour remettre les choses à leur place.

Comme je ne pouvais ni les épouser ni être leur mère, je serais, et pour toujours, *Leur Grande Sœur*. Les gars ont à peine sourcillé devant ce nouvel état de fait. Ripostant beaucoup plus quand je les maquillais, moi qui

voulais exercer mes dernières connaissances de la séduction par la palette de couleurs à mettre sur les lèvres et les paupières. Les plus jeunes se croyaient des poupées grandeur nature, les plus vieux, des dévoyés. Entre une guerre de Sioux et une raclée de morveux, hop, un petit maquillage de rien du tout, avec pendants d'oreilles et talons hauts. Quelquefois, sur la galerie, on assassinait à coups de *pow-pow* une fausse starlette à queue de cheval et barrettes luisantes. C'était l'avant-dernier qui n'en finissait plus de brailler parce qu'on l'avait déguisé en *fille*.

J'avais exigé sept poupées. J'avais appris à mes frères à les habiller et les déshabiller prestement. Certaines avaient une poitrine bien développée, d'autres, pas. Jamais de sexe. Ils en étaient fiers comme si le fait de n'avoir pas fait le sexe des poupées pouvait démontrer qu'ils en avaient bien un, eux, les gars. Très, très important, le sexe allongé et qui se voit. On ne s'entendait pas là-dessus non plus. Lassés de paraître idiots, les plus vieux me laissaient toute seule avec les plus petits. Comme une punition. Ces soirs-là, je ne faisais pas la vaisselle, me contentant de dire que j'étais dans un état mensuel. Ils comptabilisaient mes pieds de nez. À la guerre comme à la guerre, je lisais *Le deuxième sexe* avec frénésie.

Quand des voix de basse ont commencé à faire valoir les barbes et les poils, les muscles et les mâchoires, j'ai forcé sur l'intolérance.

Ils parlaient avec une voix de crécelle ou de mâle en rut, avec des phases transitoires inintelligibles. On s'essayait aux jeux de force devant mon indifférence, imperturbable devant ces combats de jeunes coqs.

On ramenait à la maison des jouvencelles aux yeux de biche. Bouches gourmandes et avides de goûter mes frères, dans leur tendreté. Je voulais les mettre en garde contre un certain relâchement des émotions. Je n'ai pas eu le temps de tous les surveiller. Six gars, c'est peu et beaucoup à la fois. Qui leur a appris à faire le beau, l'étalon, le romantique, l'homme rose et le passionné? Pas moi. Je l'jure!

Aux aguets, j'ai loupé le meilleur.

Quand on se rassemble, en famille, les gars me regardent avec une tendresse de gars. C'est difficile à expliquer,

cette tendresse-là. Ils ne regardent pas leur femme comme cela, jamais. Ni leur mère. Jamais. Ni leurs filles.

Ces hommes-là m'ont rendue heureuse, vraiment. Juste à être des gars, coude à coude avec moi. Je n'ai pas peur des hommes. Je ne les mystifie pas non plus. Pour moi, les hommes, ce sont des frères à aimer tout croche. Pour rien.